

Ludwig van Beethoven La surdité sublimée

La surdité de Beethoven a souvent été utilisée pour expliquer son œuvre. Les « bizarreries » de son orchestration ne provenaient-elles pas de ce qu'il ne pouvait pas entendre ce qu'il imaginait? L'absence du corps sonore n'a-t-elle pas développé le goût pour l'abstraction musicale ? Le cliché dure depuis le XIXe siècle. Les vrais musiciens, à l'instar de Wagner, ne s'y sont eux jamais trompés.

« À mesure qu'il perdait le contact avec le monde extérieur, il tournait un regard plus clairvoyant vers son monde intérieur. A mesure qu'il se sent familiarisé avec la gestion de son royaume intérieur, il impose plus consciemment ses exigences à l'extérieur: il demande à ses protecteurs de ne plus rémunérer ses travaux, mais de prendre soin qu'il n'ait plus à se soucier du monde et puisse travailler uniquement pour lui-même. Et il se trouva, certainement pour la première fois dans la vie d'un musicien —, que quelques personnages haut placés s'obligèrent généreusement à lui conserver son indépendance telle qu'il la réclamait. Parvenu au même tournant de sa vie, Mozart, prématurément épuisé, avait sombré. Cet immense bienfait, sans doute il ne lui fut pas donné d'en jouir pleinement, ni d'une façon ininterrompue: c'est pourtant de là que découle l'harmonie particulière qui se manifesta dès lors dans la vie du Maître, tout étrange qu'en fût la règle. Il se sentait l'âme d'un vainqueur, et savait qu'il ne se mesurerait au monde qu'en homme libre. Ce monde devait le tolérer tel qu'il était. Ses protecteurs de haute noblesse, il les traitait en despote, et on ne pouvait rien obtenir de lui que s'il lui plaisait, et quand il lui plaisait.

Mais jamais rien ne lui plut, hors de la passion qui le dominait: jouer en magicien avec les formes de son monde intérieur. En effet, le monde extérieur s'abolit complètement pour lui, non que la cécité le dérobât à son regard, mais parce que la surdité l'écarta en fin de compte de son oreille. L'ouïe était le seul organe par lequel le monde extérieur avait encore une action sur lui. Car ce monde était depuis longtemps mort pour ses yeux. Que pouvait voir le rêveur extasié quand il parcourait les rues grouillantes de Vienne, et qu'il regardait fixement devant lui, les yeux grands ouverts, uniquement inspiré par le monde des harmonies, qui seul restait éveillé en lui?

Lorsque sa surdité se déclare, puis s'accroît, c'est pour lui un tourment effroyable, qui engendre une mélancolie profonde. Toutefois quand cette surdité devient complète, et qu'il se trouve désormais hors d'état de suivre une exécution musicale, il ne se répand pas en plaintes déchirantes. Seul son commerce avec le monde pourra s'en ressentir. Mais le monde n'avait jamais eu le moindre attrait pour lui, et il s'en détourne désormais plus résolument.

Un musicien privé de l'ouïe ! — Peut-on imaginer un peintre aveugle ?

Mais ce VOYANT devenu aveugle, nous le connaissons, — c'est Tirésias, pour qui s'est fermé le monde des apparences, et qui, en compensation, perçoit maintenant avec son regard intérieur le fondement de toute apparence. C'est à lui que ressemble maintenant le musicien devenu sourd: n'étant plus troublé par les bruits de la vie, il écoute uniquement ses harmonies intérieures, et du plus profond de lui-même s'adresse encore à ce monde, qui pour lui demeure silencieux. Ainsi le génie, libéré du non-moi, se concentre — et se limite à son moi. Et pour celui qui aurait jeté sur Beethoven le regard de Tirésias, quel miracle, quelle révélation ! Un monde, vivant parmi les hommes !

Le monde en soi dans un homme qui vit !

Dès lors, la vision du musicien reçut sa clarté de l'intérieur de son être. Il projetait son regard sur les apparences, qui, baignées par sa lumière intérieure, se reflétaient, comme par un prodige, en son être intérieur. Maintenant, c'est uniquement l'essence des choses qui se manifeste à lui, et qui les pare du rayonnement serein de la beauté. Maintenant, il comprend la forêt, le ruisseau, la prairie, le ciel d'azur, la foule joyeuse, le couple d'amoureux, le chant des

oiseaux, la course des nuages, le déchaînement de la tempête, l'apaisante volupté du calme qui renaît. Alors, tout ce que voit l'artiste, tout ce qu'il crée est imprégné de cette merveilleuse sérénité qui devient, grâce à lui, l'élément propre de la musique. Même la plainte qui est à l'origine de tous les sons s'exhale en un sourire : le monde a reconquis son innocence d'enfant... « Avec moi, vous êtes aujourd'hui au paradis » : — qui ne s'est pas senti, en écoutant la Symphonie pastorale, touché par cet appel du Rédempteur? [...]

La joie d'exercer une telle force fait, chez l'artiste, naître l'ironie. Toute souffrance humaine vient se briser devant la satisfaction infinie qu'il éprouve à jouer avec l'existence.

Brahma, le créateur du monde, rit de lui-même, conscient de sa propre illusion. L'innocence reconquise joue malicieusement avec l'aiguillon des péchés expiés : la conscience libérée raille le tourment qui l'obséda.

Jamais art au monde n'a produit de créations comparables en sérénité aux Symphonies en la majeur et en fa majeur ou aux œuvres, semblables à elles par leur inspiration, de la période divine de sa complète surdité. Ce que l'auditeur éprouve d'abord, c'est un sentiment de libération de tout péché ; puis, après coup, il prend conscience d'avoir perdu le Paradis et, de la sorte, il rejoint le monde des apparences. Ainsi ces œuvres admirables nous inclinent au repentir et à l'expiation, au sens le plus profond de la révélation divine. »

Richard Wagner, *Beethoven* (1870), traduit de l'allemand par Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Paris, Gallimard, 1970

